

EN BREF
VIE CHRÉTIENNE



Les autres sont des nôtres

la correction fraternelle



Diego Zalbidea et Andrés Cárdenas M.

EN BREF - LES AUTRES SONT DES NÔTRES

www.opusdei.org

Retour au contenu

— [Les autres sont des nôtres \(I\)](#)

— [Les autres sont des nôtres \(II\)](#)

Les autres sont des nôtres (I)

Jésus retourne à Capharnaüm et, dès son entrée dans la ville, il est abordé par un centurion. La scène étonne les présents, car un membre de l'armée romaine ne s'adressait d'ordinaire pas avec tant de respect et de considération à un Juif : « Seigneur, mon serviteur est couché, à la maison, paralysé, et il souffre terriblement » (Mt 8, 6). Le militaire, tout en étant habitué à contrôler son entourage, sait que beaucoup de choses importantes lui échappent. C'est pourquoi il n'hésite pas à demander de l'aide. Jésus, connaissant ses dispositions intérieures, n'attend même pas que la demande sorte de sa bouche : « Je vais aller moi-même le guérir » (Mt 8, 7). Commentant ce passage, saint Augustin a écrit que « l'humilité du centurion a été la porte par laquelle le Seigneur a pris possession de tout ce qu'il avait » [1].

Une famille impliquée dans le combat

Le Seigneur est ému que le chef romain, malgré son pouvoir et ses insignes, reconnaisse qu'il était au-dessus de ses forces d'aider ce serviteur tant aimé. Le centurion manifeste publiquement son incapacité à tout faire par lui-même. Or, se considérer dans le besoin fait partie, d'une certaine manière, de tout chemin de sainteté : nous reconnaissons que nous sommes faibles, nous savons que Dieu est le vrai protagoniste et que, pour réaliser son œuvre, il compte sur la collaboration de ceux qu'il a mis sur notre chemin. Comme pour ce serviteur, nos blessures attendent d'être guéries et nos douleurs requièrent les soins des autres. « Cette solidarité fraternelle n'est pas une figure rhétorique, une façon de dire, mais elle est une partie intégrante de la communion entre chrétiens. Si nous la vivons, nous sommes dans le monde un signe, un "sacrement" de l'amour de Dieu. [...] C'est une communion qui nous rend capables d'entrer dans la joie et dans la douleur des autres pour les faire sincèrement nôtres » [2].

Par exemple, à la messe, reconnaissant cette réalité, nous demandons à l'Église tout entière de prier pour nous : « Je confesse à Dieu tout-puissant, je reconnais devant mes frères que j'ai péché [...] C'est pourquoi je supplie [...] et vous aussi, mes frères, de prier pour moi le Seigneur notre Dieu » [3]. En réalité, cela n'a rien d'extraordinaire, car depuis notre naissance nous dépendons tous les uns des autres. Nous ne sommes pas venus dans ce monde sur une décision personnelle. Nous ne pouvons pas subsister tout seuls, nous serions même incapables de parler sans une communauté qui nous accueille. Avoir besoin des autres fait partie de notre nature. C'est pourquoi saint Jean de la Croix dit que celui qui s'isole « est comme un charbon ardent qui est seul : il va se refroidir plutôt que de s'allumer... Et celui qui tombe aveugle ne se relèvera pas tout seul ; et s'il se relève, il ira là où il ne convient pas » [4].

En bénéficiant du soutien du prochain, nous nous plaçons dans une situation semblable à celle du centurion demandant de l'aide, ou à celle du serviteur dont le mal est guéri. C'est ce qui arrive avec la correction fraternelle. Cette coutume

évangélique consiste en ce que quelqu'un, après y avoir réfléchi auprès de Dieu dans sa prière et avoir demandé conseil, nous suggère un point de lutte pour améliorer un aspect de notre vie (cf. Mt 18, 16-17). Ce secours nous donne l'assurance de faire partie d'une famille tout entière impliquée dans notre lutte. C'est pourquoi la correction fraternelle est tout à fait à l'opposée de la critique, de la médisance ou de la diffamation. Celles-ci jugent et condamnent alors que l'aide fraternelle accueille le prochain tel qu'il est et lui donne une impulsion vers l'avenir.

La meilleure version de chacun

En un certain sens, la conversion permanente, inhérente à la vie chrétienne, n'a pas pour objet de faire de modifier notre personnalité, mais de nous aider à donner avec la grâce de Dieu la meilleure version de nous-mêmes. Les saints n'ont pas été appelés à perdre leur personnalité mais à remplir de l'amour du Christ leurs traits personnels singuliers. Saint Paul, par exemple, après sa conversion, n'est pas invité à diminuer son zèle pour les choses de Dieu, mais à le canaliser vers sa vraie plénitude. Chacun de nous a ses traits personnels, voulus par Dieu, chacun de nous a un passé, chacun a vécu dans un tissu social déterminé et possède une manière d'être singulière... Dieu ne veut pas détruire tout cela mais le diviniser, en faire un instrument de sa mission. Or, une des façons les plus importantes pour nous transformer petit à petit, ce sont nos relations, les gens que nous faisons entrer dans notre vie et que Dieu a aussi poussés à chercher la meilleure version d'eux-mêmes.

Nous limiterions l'action et les plans de Dieu en pensant être capables de recevoir son aide par la seule lecture de sa parole ou par les sacrements. Certes, ce sont deux domaines privilégiés pour recevoir sa grâce, mais Jésus insiste nettement sur l'importance de ce que notre prochain peut faire pour nous. Qui plus est, notre prochain, c'est le Christ (cf. Mt 25, 40 ; Lc 10, 16). L'incarnation elle-même, grâce à laquelle Jésus a transformé la vie de ses proches par le biais de son amitié, nous rappelle la valeur salvifique des relations personnelles, en tête-à-tête, avec les autres. « Dieu se sert souvent d'une amitié authentique pour mener à bien son œuvre de salut » [5]. Dans l'histoire du salut, nous voyons que Dieu intervient toujours dans un peuple, une communauté, une famille, un groupe d'amis. Penser que la sainteté peut se passer de ce que les autres peuvent faire pour nous pourrait être un signe d'isolement, empêchant toute fécondité. C'est pourquoi il est naturel que la correction fraternelle se manifeste dans le contexte de l'amitié. Dans l'amitié, tout le monde souhaite vivement tirer le meilleur de chacun, sans s'attarder sur des détails de peu d'importance, mais en ayant le souci du désir profond de la sainteté qui se traduira petit à petit par des manifestations concrètes dans la vie quotidienne.

Le pape nous rappelait que « la sanctification est un cheminement communautaire, à faire deux à deux. [...] Il y a, de même, beaucoup de couples saints au sein desquels chacun a été un instrument du Christ pour la sanctification de l'autre époux. Vivre ou travailler avec d'autres, c'est sans aucun doute un chemin de développement spirituel. Saint Jean de la Croix disait à un disciple : tu ne vis avec d'autres "que pour être travaillé, exercé par tous" [...] La communauté qui préserve les petits détails de l'amour, où les membres se protègent les uns les autres et créent un lieu ouvert et d'évangélisation, est le lieu de la présence du

Ressuscité qui la sanctifie selon le projet du Père » [6].

Chaque aide est un don

Le centurion de l'évangile est bien conscient qu'il demande une faveur à Jésus. Il sait que si le Seigneur décide d'entrer dans la maison d'un païen, il devra ensuite se purifier. Aussi ne lui demande-t-il pas de se déplacer ni de faire le miracle. Grâce à cette attitude, il va obtenir le prodige de la part de Jésus : le centurion devient « aimable » pour le Christ. Nous disons de quelqu'un qu'il est aimable précisément lorsque, sans que l'affection l'exige ni que nous soyons obligés d'entrer chez lui, nous n'en voulons pas moins faire un geste pour lui. Être quelqu'un d'aimable nous fait entrer dans un tissu dans lequel les uns collaborent avec les autres dans une atmosphère de franchise. « Être aimable n'est pas un style que le chrétien peut choisir ou rejeter [...]. L'amour aimable crée des liens, cultive des relations, crée de nouveaux réseaux d'intégration, construit une trame sociale solide. Il se protège ainsi lui-même, puisque sans le sens d'appartenance on ne peut pas se donner longtemps aux autres » [7].

Voici donc plusieurs façons de s'améliorer dans cette attitude : ne pas hésiter à solliciter de l'aide ; être disponibles pour l'écoute ; faire connaître nos goûts sans chercher à les imposer ; partager nos soucis et nos attentes... « Le climat d'amitié, que chacun est appelé à apporter avec lui, est le fruit de la somme de nombreux efforts pour rendre la vie agréable aux autres. Gagner en affabilité, en joie, en patience, en optimisme, en douceur et en toutes les vertus qui rendent la vie en commun agréable est important pour que les gens se sentent accueillis et soient heureux » [8]. Tout cela engendre une manière d'être qui, bien que difficile à exprimer, est facile à percevoir. Lorsque quelqu'un a cultivé ainsi l'amabilité, il est facile de s'approcher de lui, de dialoguer, d'avoir des attentions délicates avec lui, mais aussi de lui faire connaître en toute sincérité le fond de notre pensée.

Il est plus facile d'aimer quelqu'un à qui nous pouvons parler ouvertement, même si ses faiblesses sont évidentes et les points communs peu nombreux. Nous avons tous l'expérience qu'il ne coûte pas beaucoup de faire une suggestion à certains. Ils sont toujours reconnaissants, leur visage reflète la paix avec laquelle ils la reçoivent et il se peut même que nous remarquions l'impact de notre suggestion sur leur vie. Ils ne sont pas sur la défensive, ayant compris que celui qui cherche à les aider ne veut nullement les attaquer. Ils ne pensent pas que nous mettons en cause leur valeur, car la correction fraternelle naît au sein de la communauté chrétienne, du foyer, de la famille où nous sommes aimés pour ce que nous sommes, et non pour ce que nous faisons de bien ou de mal. En revanche, la difficulté à se laisser aider peut cacher la prétention que les autres nous aiment pour ce que nous ne sommes peut-être pas. C'est pourquoi il est important d'alimenter sans cesse le terreau d'où cette aide peut venir : le partage du désir de la sainteté va de pair avec le partage de bien d'autres choses : des idéaux, des soucis, des joies.

Celui qui cultive l'amabilité, le désir d'aider les autres, s'étonne aussi souvent de leur affection et se montre reconnaissant pour cette œuvre de miséricorde qu'est la correction fraternelle. Les jeunes enfants s'étonnent parce qu'ils ne tiennent pas pour acquis les gestes d'amour. Un jour, saint Josémaria disait à un groupe de ses enfants : « Ces derniers temps, je demande plus que jamais au Seigneur, et à la

Vierge, d'être petit, de devenir un enfant. Extérieurement, dans la vie humaine, forts et robustes ; mais dans la vie spirituelle, petits. De cette façon, nous ne tomberons pas dans l'orgueil lorsque l'on nous corrigera. Nous serons reconnaissants qu'ils nous aident à être meilleurs. Autrement, nous serions ennuyés » [9]. Si nous devenons progressivement comme des enfants, nous enlèverons les barrières qui nous coupent des autres ; nous créerons un environnement aimable où il est facile de voir la correction comme un cadeau, une aide gratuite. Avec l'aide de Dieu, nous entendrons ce que Jésus dit au centurion, ce qui a opéré le miracle : « Que tout se passe pour toi selon ta foi » (Mt 8, 13)

Nous souhaitons aider le plus grand nombre et nous n'y arriverons que si nous comptons sur le soutien des autres. C'est pourquoi saint Josémaria disait que chacun de nous est « une brebis [...] mais aussi d'une certaine manière le Bon Pasteur » [10]. Pour obtenir la guérison de son ami, le centurion a eu besoin d'être au courant de son problème ; pour être bon pasteur, il a dû d'abord être brebis. C'est alors que l'Écriture s'accomplit : « Un frère aidé par son frère est comme une place forte, fort comme un rempart » (Pr 18, 9). La charité ne se réduit pas pour nous à ce que nous faisons pour les autres, puisque l'amour exige aussi d'accepter l'aide d'une main amicale. Être reconnaissants parce que nous sommes entourés de gens qui souhaitent que nous soyons conformes à la meilleure version de nous-mêmes nous ouvre à la conversion, fondement de la sainteté. Saint Thérèse d'Avila disait : « Il est impossible, selon notre nature, à mon avis, d'avoir le courage des grandes choses sans avoir saisi les faveurs de Dieu » [11]. Or, les faveurs de Dieu nous parviennent aussi par le biais de nos relations avec nos proches.

Diego Zalbidea et Andrés Cárdenas M.

[1]. Saint Augustin, *Sermons*, 6, 2.

[2]. Pape François, Audience générale, 6 novembre 2013.

[3]. Missel romain, Préparation pénitentielle.

[4]. Saint Jean de la Croix, *Avis et sentences*, 7, 11.

[5]. Mgr Fernando Ocariz, *Lettre pastorale*, 1^{er} novembre 2019, n° 5.

[6]. Pape François, *Gaudete et exultate*, n^{os} 141-144.

[7]. Pape François, *Amoris lætitia*, n^{os} 99-100.

[8]. Mgr Fernando Ocariz, *Lettre pastorale*, 1^{er} novembre 2019, n° 9.

[9]. Saint Josémaria, notes prises lors d'une réunion de famille, 2 octobre 1970.

[10]. Saint Josémaria, *Lettres 25*, n° 30.

[11]. Sainte Thérèse d'Avila, *Livre de sa vie*, 10, 3.

[Retour au contenu](#)

Les autres sont des nôtres (II)

« Il arrive donc à une ville de Samarie, appelée Sykar, près du terrain que Jacob avait donné à son fils Joseph. » (Jn 4, 5). Ce voyage et ce moment précis, Jésus les avait soigneusement préparés ; il voulait que, près du puits, se rencontrent sa soif et la soif de la Samaritaine. C'est un contexte propice au don, tout y respire la saveur d'une offrande : la nature, le puits, l'eau... Cependant, Jésus cherche le plus grand des dons : il veut la joie et la paix d'une âme choisie de toute éternité, même si, ces derniers temps, elle a peut-être été un peu insaisissable pour le cœur de Dieu.

La proximité est le style de Dieu

Saint Josémaria disait que « plus qu'à "donner", la charité consiste à "comprendre" » [1], c'est-à-dire à saisir les problèmes et les difficultés des autres. Lorsque nous prenons cette initiative, les autres et leurs difficultés cessent de nous être étrangers pour faire partie de nous-mêmes. Le Christ ne s'est pas livré à des calculs sur le moment ou sur l'opportunité d'aller à la rencontre de la Samaritaine. Celui qui s'occupe des autres reconnaît qu'ils sont un don et contemple en eux l'image de Dieu, l'amour infini dont Dieu les aime. Chacun est un don pour ceux qui lui sont proches et le premier pas pour nous entraider consiste à en prendre conscience. Jésus reconnaît le don que représente la vie de la Samaritaine. C'est pour cela qu'il lui demande à boire. Il a soif de son amour.

Le pape voit à l'origine de cette attitude le fait que Jésus, bien des années plus tôt, a voulu être baptisé comme les autres, même s'il n'en avait pas besoin. Le Christ va à la rencontre de l'autre pour le comprendre, pour l'accompagner et pour l'assister non seulement de l'extérieur. « Le premier jour de son ministère, Jésus nous offre ainsi son "manifeste programmatique". Il nous dit qu'il ne nous sauve pas d'en-haut, par une décision souveraine ou un acte de force, un décret, non : il nous sauve en venant à notre rencontre et en prenant sur lui nos péchés. C'est ainsi que Dieu est vainqueur du mal du monde : en s'abaissant, en s'en chargeant. C'est aussi la manière dont nous pouvons relever les autres : en ne jugeant pas, en n'ordonnant pas ce qu'il faut faire, mais en nous faisant proches, en compatissant, en partageant l'amour de Dieu. La proximité est le style de Dieu à notre égard » [2].

Le fondateur de l'Opus Dei disait que « la correction fraternelle est une partie du regard de Dieu, dans sa Providence pleine d'amour » [3]. Qui s'occupe de son frère ne juge pas les autres : il essaie de les regarder comme Dieu les regarde. Puisque tous lui semblent un trésor, il tâche de les protéger comme un bien précieux. « La correction fraternelle naît de l'affection ; elle manifeste que nous voulons que les autres soient de plus en plus heureux » [4]. Notre détermination dans la recherche de leur bonheur nous implique dans leur vie, dans le plus grand respect de leur liberté, car l'amour n'est vrai qu'à cette condition. Aider sur le chemin de la sainteté l'un de nos frères ressemble davantage à une nuit de veille, dans l'attente

de l'action de Dieu, qu'à une vigilance froide. « Superviser se réfère surtout au soin de la doctrine et des mœurs, tandis que veiller se réfère davantage au fait de faire en sorte qu'il y ait sel et lumière dans les cœurs. Surveiller, c'est être attentif à un danger imminent. Veiller, en revanche, c'est supporter, avec patience, les processus par lesquels le Seigneur opère le salut de son peuple » [5].

L'important, c'est le cœur de chacun

« Vous, tandis que vous faites une correction fraternelle, vous devez aimer les défauts de vos frères » [6], disait encore saint Josémaria. Soigner, ce n'est pas uniquement guérir une petite blessure, mais faire attention à toute la personne, l'aimer dans la durée, projetée jusqu'au ciel. En ce sens, c'est dans le cœur de l'homme que les bonnes ou les mauvaises actions se forment dans leur ensemble (cf. Mt 15, 19) : cela nous intéresse tout particulièrement, beaucoup plus que certains petits détails qui, souvent, peuvent faire partie de la manière d'être de quelqu'un. Celui qui veut aider n'est pas prisonnier des choses externes, d'un aspect isolé, mais il regarde les événements à la lumière du désir de la sainteté de l'autre, en enlevant ses sandales puisqu'il se trouve dans le plus profond de son âme (cf. Ex 3, 5). Une correction fraternelle exprime, d'une certaine manière, l'attitude de celui qui veut aider à découvrir les dons que Dieu nous fait dans les mille et un combats quotidiens : « Si tu savais le don de Dieu » (Jn 4, 10). C'est ainsi que toute aide devrait se présenter, comme une loupe permettant de découvrir le don que recèle chaque combat. Dans la correction fraternelle, nous devons veiller tendrement sur la sainteté de l'autre, sans se comporter comme quelqu'un qui vise à assurer le respect de « certaines normes que nous nous sommes fixées » [7].

Jésus, par exemple, ne se limite pas à des questions périphériques de la vie de la Samaritaine. Il pénètre au cœur de la souffrance de cette âme de prédilection. Par le biais de l'entretien, Jésus l'a progressivement amenée vers une vérité dont elle n'a plus honte. C'est pourquoi elle rentre dans son village pour dire à tout le monde qu'elle se sent libérée : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il pas le Christ ? » (Jn 4, 29).

Jésus nous enseigne que le regard de Dieu est intégrateur. Il sait comment passer de ce qui est apparemment insignifiant à ce qui est spirituel, grand et important. Il est patient, il voit tout comme faisant partie de l'ensemble de la vie. « Dans notre monde imprégné d'individualisme, il est nécessaire de redécouvrir l'importance de la correction fraternelle, pour marcher ensemble vers la sainteté. [...] Il est donc très utile d'aider et de se laisser aider à jeter un regard vrai sur soi-même pour améliorer sa propre vie et marcher avec plus de rectitude sur la voie du Seigneur. Nous avons toujours besoin d'un regard qui aime et corrige, qui connaît et reconnaît, qui discerne et pardonne (cf. Lc 22, 61), comme Dieu l'a fait et le fait avec chacun de nous » [8]. Ce regard ne s'attarde pas sur les détails de peu d'importance, il ne les agrandit pas ; il s'est rempli plutôt de l'espoir de grands horizons et, si c'est le cas, il sait transmettre cette ambition. Sachant qu'il accomplit un désir exprès de Jésus, il essaie de s'y prendre comme lui le ferait : « Si ton frère a commis un péché contre toi, va lui faire des reproches seul à seul. S'il t'écoute, tu as gagné ton frère » (Mt 18, 15).

Par la correction fraternelle, nous épaulons un de nos frères dans son désir, concret et quotidien, de se sanctifier. C'est n'est pas un amendement à la totalité

du projet, puisque Dieu est en train d'agir dans le cœur de chacun, mais précisément le contraire : la confirmation que la sainteté est compatible avec telle ou telle faiblesse. Quelques propos de saint Jean Chrysostome peuvent nous aider : « Le Seigneur ne dit pas : accusez, disputez, criez vengeance, mais corrigez » [9]. Nous faisons comprendre à l'autre à quel point nous apprécions son combat, nous reconnaissons ses sentiments, nous le soutenons dans la bataille ; par notre aide, nous lui rappelons que nous comptons aussi sur la sienne. Dans toute correction fraternelle, nous trouvons une admiration discrète pour notre frère et pour l'action de la grâce dans son âme.

Un fruit de l'amitié

Pour créer les conditions d'un tel soutien, la proximité, un intérêt sincère, le souci réel de la vie de l'autre sont nécessaires. Celui qui rend des services de frère et connaît les autres en profondeur peut engager une relation mutuelle de vraie amitié. La correction fraternelle pousse naturellement dans ce terreau, cultivé avec patience. En outre, pour entrer dans le cœur des autres l'empathie est nécessaire. Il n'est pas possible de rendre ce genre de service de l'extérieur ni de loin. De nos jours, des interventions chirurgicales de grande précision se font grâce à des outils capables d'agir dans le corps du patient sans qu'il soit besoin de pratiquer des incisions. Quelqu'un qui prend au sérieux ce souci des autres cherche à pénétrer dans ce lieu sacré qu'est le cœur ; il le fait délicatement, sans envahir son intimité.

Il est aussi indispensable de bien connaître celui qu'on veut corriger. Certaines dispositions de notre tempérament nous rendent très différents les uns des autres. Saint Josémaria les considérait comme un trait central du « numérateur très varié » [10], bien présent dans l'Opus Dei et dans l'Église. Il serait inexact de penser que la diversité des réactions ne se rapporte qu'à l'humilité de celui qui est corrigé ou à sa susceptibilité. Pour certains, les mots, y compris les plus délicats, semblent facilement un reproche ; Jésus les place devant sa vérité à la fois par ses éloges et par sa douceur. Il l'a par exemple fait avec la femme qui a oint ses pieds chez Simon le Pharisien (cf. Lc 7, 36-50). Thomas a eu besoin de la proximité physique du Seigneur pour redevenir l'apôtre fidèle qui allait donner sa vie pour son maître (cf. Lc 23, 39-43). La Samaritaine elle-même a eu besoin de temps, d'un entretien calme et paisible, dans un endroit solitaire : seule à seule avec Jésus. Nous ne trouvons dans l'Évangile deux personnages ni deux réactions identiques, et il en est de même pour ceux qui nous entourent.

« Quand nous avons quelque chose qui ne va pas, les autres nous aident avec cette bienheureuse correction fraternelle, qui demande une affection très surnaturelle et beaucoup de force d'âme, parce qu'il est parfois très difficile de l'exercer. Avec loyauté, ils nous avertissent de ce qui n'est pas correct et nous en donnent les raisons. En même temps, en votre absence, ils affirment que vous êtes un grand saint, que vous êtes plus savoureux que le pain. N'est-ce pas beau, mes enfants ? Nous parlons de loyauté, et cela est de la loyauté humaine. Nous ne mentons pas, nous n'affirmons pas de quelqu'un d'autre qu'il a des qualités humaines qui lui font défaut ; mais nous ne tolérons jamais qu'il soit critiqué dans son dos. Et nous disons les choses désagréables de cette façon, affectueusement, pour qu'il les corrige » [11]

Animé de la conviction de celui qui en a fait personnellement l'expérience, saint Josémaria affirmait ceci : « Soyez-en convaincus : lorsque vous faites la correction fraternelle, vous aidez votre frère, avec Jésus-Christ, à porter la Croix ; une aide entièrement surnaturelle, car la correction fraternelle est précédée, accompagnée et suivie de votre prière » [12]. À Cana de Galilée, Marie voit que le vin manque, ce qui aurait pu entamer la joie des jeunes mariés. En bonne observatrice, elle met en route une correction maternelle. Elle cherche une solution, elle en parle à Jésus et aux servants. Aider ainsi une sœur ou un frère, c'est chercher auprès du Christ le meilleur vin pour eux. Ce qui ne peut s'obtenir qu'en plaçant les âmes près de lui, en parlant d'elles à Jésus, sachant que lui-même est celui qui les aime les plus, puisqu'il a assumé la mission de les sauver.

Diego Zalbidea

[1]. Saint Josémaria, *Chemin*, n° 463.

[2]. Pape François, *Angélus*, 10 janvier 2021.

[3]. Mgr Xavier Echevarria, "Memoria del Beato Josemaría Escrivá", Rialp, Madrid 2000, p. 127.

[4]. Mgr Fernando Ocariz, *Lettre pastorale*, 1^{er} novembre 2019, n° 16.

[5]. Francisco Cardinal Bergoglio, X^e Assemblée Générale ordinaire du Synode des évêques, 2 octobre 2001.

[6]. Saint Josémaria, notes prises lors d'une réunion de famille, 18 octobre 1972.

[7]. Mgr Fernando Ocariz, *Lettre pastorale*, 20 octobre 2020, n° 6.

[8]. Benoît XVI, Message pour le Carême 2012, n° 1.

[9]. Saint Jean Chrysostome, *Homiliæ in Matthæum*, n. 60, 1.

[10]. Dans l'Opus Dei, il y a de la place pour tout le monde, c'est pourquoi saint Josémaria a écrit que, bien que le « dénominateur commun » soit la recherche de la sainteté, il y a « des numérateurs très différents (autonomie) correspondant aux différentes conditions de leur caractère et de leur tempérament, et même au chemin spécifique sur lequel Jésus conduira leur âme ». Notes intimes, n. 511.

[11]. Saint Josémaria, notes prises lors d'une réunion de famille, 21 mai 1970.

[12]. Mgr Xavier Echevarria, "Memoria del Beato Josemaría Escrivá", Rialp, Madrid 2000, p. 128.

[Retour au contenu](#)

© Fundación Studium, 2022

www.opusdei.org